

Daniel Nahon

Rien qu'une grimace
dans les affaires du monde

éditions
parole
collection regards

« Nous avons exilé la beauté,
les Grecs ont pris les armes pour elle. »

ALBERT CAMUS
(L'Exil d'Hélène)

Mauritanie, avril 1971.

Ils roulaient en Land Rover dans l'espace pierreux du reg mauritanien. Ni Morel qui rêvassait ni son chauffeur Diallo n'échangeaient la moindre parole. Cela faisait bien deux mois qu'ils avaient quitté Nouakchott pour se rendre dans la région du Richat où une vaste structure géologique circulaire intriguait le vieil académicien.

Morel avait lu et relu les descriptions de cette région décrivant des roches peu communes. Il avait fait une première communication orale devant l'assemblée de savants qui se réunissait le lundi matin au quai de Conti à Paris. À la suite de son exposé, une première note avait été publiée dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Morel était resté approximatif sur le lieu exact d'affleurement de ces roches. Il devait y retourner et y travailler encore.

Au début des années soixante-dix, les publications écrites en français n'étaient lues que par la communauté scientifique francophone et le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ignorées avec superbe des scientifiques anglo-saxons. Ils estimaient que la science relevait de leur fait, qu'elle était née de mère anglaise et de père inconnu, probablement allemand.

André Morel s'était orienté facilement et avait retrouvé les affleurements. C'était un vieil habitué de la géologie mauritanienne. Les successions de barkhanes de sable et les étendues de regs caillouteux constituaient l'entourage de son existence. Il avait procédé à un échantillonnage systématique. Il avait décrit les coupes avec rigueur, toutes consignées sur son carnet à la couverture cartonnée, et précisé les mesures d'orientation à la boussole. Il avait ensuite prélevé des échantillons de roches, les avait étiquetés et rangés en les calant soigneusement dans des caisses en bois qu'utilisaient autrefois les militaires.

Son chauffeur et lui étaient maintenant sur le chemin du retour. Il était temps, les provisions s'épuisaient même s'ils dînaient le soir du même ordinaire depuis deux mois : soupes en sachets, riz ou pâtes agrémentés de thon en boîte ou de corned-beef.

Le retour vers Dakar serait long. La saison était celle des vents de sable qui se soulevaient brusquement

avec les premières chaleurs. Les fragments de roches ramenés pesaient d'un bon poids et la conduite était prudente pour éviter tout chaos qui aurait pu endommager les lames d'amortisseurs du véhicule et les échantillons.

Ce jour-là, se glissait en sa mémoire un sentiment peu glorieux. Il était passé à côté de ces roches si particulières, situées pourtant dans une zone traversée maintes fois, sans ressentir la moindre de ces intuitions qui l'avaient guidé vers bien des découvertes. Celle-ci allait changer le cours de sa fin de vie. Le gisement était immense. Sûrement un des plus importants du monde. Son exploitation bouleverserait la destinée de ce pays qu'il aimait et qu'il voyait à la peine.

Les découvertes d'André Morel relevaient des sciences naturelles et de la géographie. Elles étaient nombreuses, soutenues par une charpente scientifique et étaient toutes consignées dans de nombreux ouvrages où la géologie, la minéralogie, la botanique, la zoologie des régions traversées étaient narrées avec lyrisme. Il maîtrisait parfaitement l'arabe ainsi que le dialecte *hassanyia*, sorte de berbère local. Si Morel était reconnu et respecté par la plupart des tribus des lieux.

Sa destinée aventureuse ne sombrerait pas dans l'oubli. Chaque fois qu'il pensait à l'ampleur des paysages où sa vie s'était déroulée, quelque chose se

mettait à vibrer en lui. Lors de ses journées de travail devenues éreintantes, Diallo l'entendait murmurer des mots entrecoupés par la fatigue. Il vagabondait dans son passé. La nuit, enveloppé dans sa couverture à même le sable, il en rêvait.

Ils roulaient depuis plusieurs heures. Morel souffrait en silence du dos. La clarté blanchâtre d'avril le pénétrait avec sa chaleur sèche. Il laissait son esprit flâner. Sa tête, entourée d'un chèche qu'il ne quittait jamais, était tendue vers l'horizon et le soleil rougeoyant qui s'assoupissait progressivement. Le vent de sable se lèverait demain.

Avant que l'obscurité ne tombe, Morel exigea de s'arrêter en plein milieu du reg, à l'abri d'un inselberg en surplomb. Un bon endroit pour établir le campement avant que la tiédeur du jour ne s'estompe.

Pendant qu'il relisait ses notes à la lueur des derniers feux du soleil, Diallo rassemblait des branches de bois mort d'acacias, blanchies par le désert, récoltées parfois à plusieurs dizaines de kilomètres de là, dans des lits d'oueds asséchés.

Le foyer allumé assurait une boisson et un repas chauds ainsi qu'un agréable réconfort, alors que tout, autour d'eux, s'enveloppait d'un noir d'encre. Les visages n'étaient éclairés que par les flammes crépitantes, soulignant l'épuisement et le déclin du scientifique. Trop fatigué pour un repas, Morel se

contenta de siroter bruyamment du thé vert infusé et brûlant. Il s'éloigna de quelques pas du feu, ramassa comme à son habitude un peu de sable qu'il frotta entre ses mains, s'enveloppa d'une épaisse couverture de laine sèche et se coucha à même le sable. Il ne se faisait pas à l'odeur de l'essence qui diffusait du véhicule. Les yeux clos, il s'endormit vite. Il gardait en mémoire, jusque dans son sommeil, le grognement des dromadaires qui accompagnait sa jeunesse, mais le temps où il parcourait la Mauritanie à dos de chameau était fané.

Le bruit de moteur le réveilla. Il ouvrit les yeux tout en se redressant sur un coude. La lumière des pinces de phares l'aveuglait. Il entrevit la silhouette de Diallo, debout près du foyer où quelques braises s'attardaient. Un coup de feu claqua. Il vit le chauffeur s'affaisser sur lui-même et son cœur, à cet instant, s'emballa. Dans l'obscurité hostile, le visage de l'inconnu s'éclaira très promptement lorsqu'il passa à côté des braises. Deux autres coups de feu déchirèrent l'attente. Morel retomba sur le sable en creux qui lui servait de couche, la poitrine envahie d'un liquide tiède que le sable absorba aussitôt. Son chèche avait roulé, laissant apparaître un désordre de cheveux blancs. Il perçut le départ du véhicule, le bruit du moteur qui se fondait dans le silence. Il eut la force de lever les yeux vers le ciel d'encre, percé d'un champ d'étoiles. Il trouva qu'il avait une

hauteur démesurée. Déjà, un air chaud se levait, le sable soumis au vent courait sur lui. Ce vent qui brouillait la vue et l'horizon, ce sable qu'il arpenta sa vie durant, l'accompagnaient une dernière fois.

Coutumier des longues missions, ce n'est qu'en juin qu'on s'inquiéta de ne pas voir revenir Morel de Mauritanie. La disparition de Jacquet, trente-quatre années auparavant, était encore dans toutes les mémoires.

Fernand Jacquet était géologue. Né en 1908, il passait par Saint-Louis lorsque ses travaux le conduisaient des confins marocains en Mauritanie et au Sénégal. Son dernier passage datait de novembre 1936. Il s'engageait dans une nouvelle et longue mission de terrain. Il disparut entre Tidjikja et Akjoujt, en Mauritanie, en avril 1937. Il était accompagné de deux guides maures. On fit de longues recherches en avion ou en dromadaire avec des groupes nomades. On ne retrouva jamais sa trace. On sut que les deux Maures s'étaient enfuis.

Un an après, le 27 avril 1938, une cérémonie émouvante eut lieu dans la petite église de Saint-Siméon-de-Bressieux dans le Bas-Dauphiné. Fernand Jacquet, enfant du pays, en avait parcouru les collines, les plateaux et les larges vallées. Ce paysage avait donné corps à sa vocation de scientifique des pierres. On le pleura. Une large foule bouleversée rendit hommage en silence au courage tranquille de

cet intrépide jeune géologue, impatient de découvertes africaines. L'enquête avait conclu à un probable assassinat, il avait vingt-neuf ans.

En juin 1971, l'armée mauritanienne fut déployée pour retrouver Morel, aidée par la recherche aérienne des forces françaises basées à Dakar. Les vents de sable avaient effacé toute trace, mais les moyens étaient plus importants que pour Jacquet. On retrouva le véhicule et les corps fin juillet 1971, au pied d'un inselberg. La disparition du célèbre scientifique occupa entièrement le pays. Tout le matériel resté intact laissa supposer un assassinat par des rebelles incontrôlés.

La Mauritanie prenait pension dans le crime de géologues. Depuis l'indépendance, fin 1960, la première présidence de Moktar Ould Daddah tentait de parfaire l'unification des diverses tribus et ethnies. Mais des dissensions internes subsistaient et des groupes incontrôlés traversaient le pays.

Comme toujours l'enquête n'aboutit à rien de concret. On déterminait le type d'arme utilisée mais le crime était étouffé par les sables, rendant impossible toute investigation. Le désert majestueux, démesuré, transformait l'espoir en servilité au destin. Il conservait le poids immense des secrets dont les seuls témoins muets étaient le sable et les roches patinées. L'assassinat de Morel et de son chauffeur Diallo ne passa pas inaperçu. Le monde de la science française,

ébranlé, fit un vibrant témoignage au scientifique. Des mots gonflés de respect et de déférence furent prononcés. L'Académie créa immédiatement un grand prix à son nom et les décorations post-mortem affluèrent.

L'hommage à Diallo fut inexistant, l'indifférence totale. L'oubli de cet homme sénégalais dévoué, dont l'affection et l'admiration au Maître étaient connues de tous, se fonda dans la peine, la tristesse et la souffrance aiguë de sa famille à Dakar. On ne retrouva jamais les coupables. On laissa les rumeurs poursuivre leurs chemins.